Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

94 | 2017

Varia

Le long remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid. L'affaire Diego de Ávila (1577-1580)

Elsa Clavé

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/archipel/464>

DOI: 10.4000/archipel.464

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 6 December 2017

Number of pages: 227-230

ISBN: 978-2-910513-78-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Elsa Clavé, « Le long remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid. L'affaire Diego de Ávila (1577-1580) », *Archipel* [Online], 94 | 2017, Online since 06 December 2017, connection on 25 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/464> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.464>

Association Archipel

réseaux marchands actifs en Asie du Sud-Est et jusqu'en Chine. Michael Armand P. Anilao met ici en lumière l'une des rares régions d'Asie du Sud-Est pour lesquelles la documentation disponible permet de suivre assez bien une activité d'exploitation de gisements aurifères sur plusieurs siècles.

Toutes les références utilisées sont regroupées en fin de volume, ce qui en facilite la consultation.

En somme, un ouvrage abondamment illustré offrant des études exemplaires mettant en lumière le potentiel de plusieurs aspects d'un champ de recherche encore jeune. Des travaux qui soulèvent de nouvelles questions et invitent à la constitution d'outils de comparaison à l'échelle de l'Asie du Sud-Est.

DANIEL PERRET

Romain Bertrand, *Le long remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid. L'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Seuil, 2015, 566 p., notes, gloss., bibliogr., ill., ISBN 978-2-02-117466-3 (br.)

Romain Bertrand reprend dans son dernier ouvrage l'approche et les thèmes majeurs de ses précédents travaux, *Indonésie : la démocratie invisible. Violence, magie et politique à Java* (Karthala, 2002) et *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)* (Seuil, 2011). Dans ces derniers, il abordait la magie noire en Insulinde ainsi que les situations de contacts, en mariant harmonieusement les sources historiques, archéologiques et linguistiques. L'auteur, qui avait jusqu'à présent travaillé en terrain javanais, s'aventure cette fois aux Philippines, plus exactement à Manille et à Cebu, aux premiers temps de la conquête.

L'histoire ? Un prétexte. Le procès intenté par le gouverneur Francisco de Sande à deux « Indiennes » et un *muchacho* de 11 ans, accompagné de son tuteur, en 1577. Le caractère incongru et tout à fait exceptionnel d'un procès qui n'aurait jamais dû avoir lieu amène l'auteur à résoudre le paradoxe de cette anomalie juridique. Pourquoi le gouverneur Sande, accoutumé aux faits de justice, déroge-t-il à la procédure en incriminant un enfant ? Ce dernier, n'ayant pas atteint la majorité juridique, aurait dû échapper de fait à toute poursuite de type inquisitoriale. Romain Bertrand se saisit de « l'affaire » et en ouvre les tiroirs. Le résultat, remarquable, court sur 300 pages divisées en quatre chapitres, lesquels explorent différents « mondes » sociaux de la colonie espagnole : celui des hommes d'armes de la conquête (chapitre 1), des lettrés et du gouverneur (chapitre 2), des religieux (chapitre 3), et enfin, celui des « ensorceleuses » de Cebu (chapitre 4).

Ces « mondes » se retrouvent enchevêtrés au cœur des visions du jeune Diego de Ávila, lesquelles forment le véritable nœud de l'affaire. Les faits,

présentés dans « Le rêve de l'Enfant » (p. 37-81), sont les suivants. En février 1577, le Frère Alonso Gutiérrez, prieur du couvent augustin de Cebu, se rend chez Andrés de Villalobos, un riche *encomendero* rendu fou avec sa femme et trois de ses esclaves par « ensorcellement » (p. 37). Les « Indiennes » Inés Sinapas et Beatriz, responsables du mal, infligent le même sort au jeune protégé du Frère. Diego de Àvila perd la raison pendant un mois et demi au cours desquels il est pris de visions de l'Au-delà. Outre quantité de démons et de sorcières, il y voit un *alcade*, « ami du gouverneur » et affirme que les créatures y attendaient ce dernier « qui ne respectait ni les Frères ni personne » (p. 49). Ce récit sort du secret de l'instruction pour atteindre Manille où la rumeur de l'âme damnée du gouverneur se répand. La chose est aisée et dangereuse dans « une petite société d'interconnaissance où les effets de réputation jouent à plein » (p. 55), et qui ne comptait pas plus de 500 hommes sur tout l'archipel en 1576. Elle finit par atteindre la salle du Conseil des membres du *cabildo*, le gouvernement municipal séculier de Manille. Autant dire que le nom du gouverneur, ainsi que sa carrière, sont menacés.

« L'honneur du Gouverneur » (p. 83-135) dresse dans les moindres détails le portrait de Francisco de Sande, « professionnel de l'administration de l'empire » qui se forme en droit au collège de San Bartolomé de Salamanque – fabrique castillane des juristes diplômés (*letrado*) – puis à Séville, avant de prendre le large pour la Nouvelle-Espagne. Si pendant huit ans, il « s'occupa d'à peu près tous les désordres et toutes les dissidences, indiennes comme espagnoles, qui ravageaient la Nouvelle-Espagne » (p. 92), sa liberté d'action et de ton lui valent la foudre du vice-roi. Il ne doit son salut qu'à la bienveillance de son protecteur Juan de Ovando, président du Conseil des Indes, qui lui évite l'expulsion dégradante du Mexique et lui attribue le poste de gouverneur des Philippines. De son passage au Mexique et de ses premiers pas à Manille, Sande se forge la réputation d'un homme nourrissant une profonde aversion pour les « enfants gâtés de la conquête » (p. 100), ces hommes d'armes sans nom, qui ne doivent leur fortune qu'à la générosité, considérée comme excessive, des deux premiers gouverneurs, Miguel López de Legazpi et Guido de Lavezaris. Aussi, à peine arrivé aux Philippines, Sande remédie à une situation qu'il juge défavorable aux revenus de la Couronne : il confisque les livres de comptes et demande remboursement. Il fait le tout sans s'encombrer des formes et use allégrement de « l'injure sociale, celle qui ravale au plus bas les prétentions d'étiquette d'un agent au motif de l'irrévocable infériorité de sa condition » (p. 112). Appartenant au monde de l'écrit et non de l'épée, il se met les conquistadores à dos. La chose est courante entre ces deux groupes dans les colonies et le gouverneur n'a que faire des sensibilités. Il se soucie surtout de consolider son honorabilité, adoptant les comportements de « son groupe social de référence, la *hidalgua notoria* ». (p. 134)

Ce monde de la conquête dépeint par l'auteur connaît un troisième groupe – les religieux – pour lesquels le gouverneur ne nourrit pas plus d'amitié. « La

vérité des Frères » (p. 137-214) présente l'ordre des Augustins à travers différentes figures, dont celle de l'oncle défunt de Diego, Frère Alonso Jiménez, et son tuteur au moment des faits, Alonso Gutiérrez. Au premier, Sande reproche un ascétisme extrême caractérisé par de dures pénitences ainsi que par de prétendues visions, qu'il rendait publiques. La chose existait chez les Frères : une partie de l'ordre poussait en effet à l'extrême la pratique de la contemplation. En outre, ces moralisateurs posaient un regard critique sur les modalités de la conquête. Assassinats, spoliation de terres et des biens poussèrent le missionnaire Martín de Rada à menacer les *encomenderos* de les mener « aux portes de l'excommunication en les privant de sacrements » en 1575 (p. 183). Le regard des Frères n'était pas moins critique pour les actes du gouverneur, homme de petite morale absent des bancs de l'église, célibataire entretenant de multiples liaisons et prenant de surcroît part au commerce illégal qui se faisait dans les cales de la *nao de China*, entre Manille et Acapulco. Diego de Ávila grandit dans cette atmosphère de leçons de dénuement et de critique envers les hommes de pouvoir, un monde social et culturel qui nourrit très certainement ses visions, comme le démontre très finement l'auteur.

Arrivé à ce point, au moyen d'archives européennes et américaines, Romain Bertrand a montré de façon tout à fait convaincante que « l'étude serrée non seulement des protagonistes, mais aussi des enjeux mouvants de l'affaire Diego de Ávila [permettait] de dévoiler la grammaire inséparablement sociale et morale des relations de pouvoir dans la Manille des débuts de la Conquête » (p. 214).

« Le silence des Sorcières » (p. 217-305), quatrième et dernier mouvement, clôt l'ouvrage sur une note quelque peu différente. Il ouvre une fenêtre sur le « monde » des ensorceleuses dont l'auteur essaie de saisir des bribes à travers « l'archive de la Conquête » (p. 216). Si les documents ne disent rien, seuls, de la vie des villages de Cebu dans les dernières décennies du XVI^e siècle, juxtaposés aux données de la linguistique, de l'archéologie et au fameux codex Boxer – document rédigé en 1590 à Manille – le résultat est tout autre. Aussi, les 100 dernières pages forment-elles tout l'intérêt de l'ouvrage, pour qui s'intéresse aux sociétés d'Asie du Sud-Est à la période moderne. Elles traitent non seulement des « Indiennes » et de leur rapport avec les *encomenderos* mais également des pratiques rituelles en divers points des Visayas et de Luçon. L'auteur se saisit des termes vernaculaires, recherche et explique les nuances. Trois mots – *bailan* (rituel/officiante), *diwata* (entité spirituelle) et *tibor* (récipient) – lui servent à reconstruire le monde au sein duquel ces pratiques, croyances et objets, faisaient sens et circulaient. On y retrouve le « petit canard d'étain à peine plus gros qu'un pois chiche » – probablement un poids à opium – et la « petite salière de faïence comme en fabriquent les *sangleys* [Les Chinois de Cebu et de Manille] » (p. 37-38) dans laquelle se trouve l'onguent qui ensorcelle la maisonnée d'Andrés de Villalobos. Le récit de ce procès qui dure trois mois se termine par la description des tortures endurées par les deux « Indiennes », dont l'une finit par s'échapper, tandis qu'on ignore

le sort de la seconde. Condamné aux galères pour dix ans, Diego de Ávila voit sa sentence annulée par l'Inquisition au Mexique. Il s'agit là d'un autre paradoxe de cette affaire qui se caractérise par un acharnement et beaucoup de papiers pour un résultat juridique quasi-nul.

Le long remords de la Conquête a le mérite, rare, d'amener les historiens des deux rives sur le même terrain, une fois quitté le galion. Romain Bertrand le dit, et met en garde, le monde des « Indiennes » et celui du gouverneur n'ont pas « la même densité » (p. 309) en raison de la dissymétrie des sources documentaires. Il reste que l'ouvrage, né de leur exploitation, sort de Manille, du négoce et des couvents, pour nous amener sous une maison de Cebu, à fouiller la terre et à déterrer des ossements en compagnie de deux « Indiennes ». Avoir mis cette histoire sur le métier à tisser de l'historien, et en avoir déroulé minutieusement toutes les bobines, montre les possibilités offertes par les « lézardes mal rebouchées par le plâtre crayeux des mots de l'Espagne » (p. 310), les fameuses « fissures dans le rideau de parchemin » selon la formule de l'historien William Henry Scott¹. Pour cela, l'auteur a non seulement exploité minutieusement les archives, mais il a également mené une recherche très poussée dans les sources secondaires dont l'importante bibliographie livre l'étendue.

L'ouvrage a cependant les défauts de ses qualités. Ainsi, l'argumentation solide et extrêmement fouillée se fait-elle parfois au moyen de très longues digressions qui nuisent à la clarté du propos. Sur les nombreux domaines couverts, on relève également quelques rares erreurs ainsi la carte 13 (p. 240) qui localise un « royaume » indépendant à Palawan au XVI^e siècle. Ces détails n'entament cependant en rien l'intérêt d'un ouvrage à la fois livre-roman et livre-outil, comportant un appareil critique important (160 pages de notes, glossaire) et rédigé dans une langue riche aux formulations heureuses. L'auteur affirmait il y a 12 ans : « le romancier a souvent des bonheurs que le politiste ne peut que lui envier »². Il faut croire que l'historien s'est arrogé ici quelques-uns de ces droits pour le plus grand plaisir du lecteur.

ELSA CLAVÉ

1. William Henry Scott, *Cracks in the Parchment Curtain and other Essays in Philippine History*, Quezon City, New Day Publishers, 1982.

2. Romain Bertrand, *État colonial, noblesse et nationalisme à Java. La tradition parfaite*, Paris, Karthala, 2005, p. 5.